

R. Bilodeau / R. Léger, *Classes sociales et pouvoir politique au Québec*, Montréal, Léméac, 1974, 133 p.

Jean-Marcel Paquette

Volume 8, numéro 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500366ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500366ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquette, J.-M. (1975). Compte rendu de [R. Bilodeau / R. Léger, *Classes sociales et pouvoir politique au Québec*, Montréal, Léméac, 1974, 133 p.] *Études littéraires*, 8(1), 172–173. <https://doi.org/10.7202/500366ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

pour les classes dominantes. C'est toujours la même langue : ne compose-t-on pas les dictionnaires de la langue usuelle à coups de phrases d'auteurs ? Et c'est pourtant en plus un style, valeur transcendante indéfinissable, un génie pour tout dire. Où gîte le style, git la contradiction littéraire. Ainsi, certaines pratiques linguistiques sont-elles sacralisées et placent-elles en position de domination leurs usagers. En fin de compte, l'effet esthétique se révèle processus de reproduction de l'idéologie. Telle s'offre, extrêmement simplifiée, la thèse de Renée Balibar, qu'appuie une considérable introduction théorique d'Étienne Balibar et de Pierre Macherey, en un développement tout à fait remarquable de la recherche althusserienne sur l'idéologie et ses appareils.

Non seulement le travail théorique s'avère-t-il particulièrement soigné, mais, suivant des principes matérialistes, il s'élabore à partir d'une solide étude historique sur l'idéologie et les pratiques qui ont instauré la langue unifiée dans la France du dix-neuvième siècle — celle-ci donne lieu à un autre ouvrage de Renée Balibar dans la même collection, *le Français national* — s'assurant là solidement les bases de la démonstration analytique sur les textes. Et il faut lire ces analyses — à propos de Flaubert, de Péguy, du surréalisme et de Camus — toujours provocantes où, à chaque reprise, s'affichent, constitutifs du style littéraire, les modes mêmes de la scolarisation linguistique. On trouvera à se plaindre sur des détails — ces recherches doivent sans doute davantage se développer avant d'être tout à fait au point — mais, sur le fond, on pourra être agacé, choqué, vouloir chercher ailleurs autre chose ; la seule défense réelle restera le refus, la fuite.

Qui lirait ce livre, en effet ? Ceux auxquels on le destine de toute évidence, les professeurs, ceux qui enseignent la littérature, ceux dont justement on critique le pouvoir aveugle ? Voudrait-on que la bonne parole soit entendue des grands prêtres ? N'est-ce pas hérésie de prétendre des grands prêtres, professeurs de littérature, qu'ils ne savent ce qu'ils font ? On n'en est plus à une hérésie près dans la grande religion Littérature et on réduira bien encore celle-ci. Au reste, il y a lieu de croire qu'aujourd'hui cette forme scolaire de la pratique linguistique en est à son déclin et c'est peut-être la chance pour Renée Balibar de se faire entendre que d'arriver très tard. À notre époque, les sciences « humaines » remplacent progressivement, à l'école, la « littérature » et la « philosophie ». Il est plaisant de donner le coup de pied de l'âne, et sans doute encore utile et courageux en ce cas, mais les lionceaux courent déjà.

Denis ST-JACQUES

Université Laval

□ □ □

R. BILODEAU / R. LÉGER, **Classes sociales et pouvoir politique au Québec**, Montréal, Léméac, 1974, 133 p.

Ce petit livre pourrait d'abord faire illusion. Le terme de « classes sociales » que l'on trouve dans son titre appartient, en fait, au vocabulaire du matérialisme historique et n'a de sens que dans ce système, n'ayant lui-même de sens que dans le projet révolutionnaire de la lutte des classes devant aboutir à leur abolition. Or, cette étude d'abord conçue comme série didactique télévisée, ne cite Marx qu'une seule fois, en fin de volume, pour lui faire dire que « la bourgeoisie a joué dans l'histoire un

rôle éminemment révolutionnaire». On voit *éminemment* sur quelles bases idéologiques se fonde le projet de cette étude. Il est abondamment *sous-entendu*, sinon soutenu, par tout un arsenal de citations en épigraphe qui en dit long sur sa nature : Teilhard de Chardin, (à répétition) Aristote, Schopenhauer, Raymond Aron. Nous voilà, en effet, en bonne compagnie pour qu'on nous parle de « classes sociales » ! Celles-ci n'y seront jamais considérées comme des regroupements formés sur leur caractère économique, mais sur des impressions vagues, des clichés, pour tout dire : des occultations de la nature réelle des *classes sociales*. Les auteurs deviennent tout fébriles, par exemple, en nous apprenant que les paysans de l'ancien régime étaient de véritables « petits gentilhommes », s'autorisant, pour ce faire, d'une citation de Montcalm. C'est pas bien, ça ? Et à l'avenant, de nous élargir la notion de « classes sociales » jusqu'à lui faire désigner la nation tout entière, procédé bien connu de la bourgeoisie, surtout dans sa phase ascendante, pour présenter comme étant l'intérêt de tous ce qui n'est en réalité que son intérêt propre. L'intérêt de ce livre réside donc moins dans son analyse du phénomène des classes sociales (puisque d'analyse il n'y a pas même l'ombre) que dans la tentative qu'il constitue de donner à la bourgeoisie montante du Québec sa justification historique. Il aura, à ce titre, contribué à la formation de l'idée que la bourgeoisie se fait d'elle-même, de ses assises historiques et de son projet. Marx n'a-t-il pas dit que la bourgeoisie était « éminemment révolutionnaire ». Attendons donc la « révolution » de notre bourgeoisie...

Ajoutons, pour couronner le tout, que la forme de ce livre est, comme

ses épigraphes, pour le moins significative : *questions — réponses*, comme dans le petit catéchisme... Décidément, Teilhard de Chardin avait bien du mérite, mais ce n'est pas avec la *Messe sur le Monde* qu'on analyse les formations sociales, surtout lorsqu'on prétend les dénoncer ou les *changer*. Voilà donc un livre qui ne *change* rien, sinon dans le sens contraire de son titre abusif.

Jean-Marcel PAQUETTE

Université Laval



Jacques BLAIS, **Présence d'Alain Grandbois**, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des Lettres québécoises », 1974, 260 p.

Au lendemain de la mort du poète, nul livre n'est plus propre à rappeler son souvenir que celui qui, par son titre, évoquait d'avance une « présence » irréductible, malgré le silence austère et sans concession où déjà elle s'enveloppait. Depuis toujours, c'est par la seule parole de feu de ses poèmes et de ses récits que Grandbois, être de voyage et d'exil, est parmi nous. Lui qui aurait pu poser, comme Hemingway ou Malraux, à l'aventurier ou au témoin de rares destinées humaines, il s'est constamment effacé, avec une modestie sans feinte, devant le message essentiel de son œuvre.

Cette modestie, nous la retrouvons aussi dans le livre de Jacques Blais. Le temps n'est pas venu de réinterpréter une œuvre encore actuelle et que les commentateurs existants, souvent attentifs et pénétrants, n'ont cependant pas réussi à circonscrire dans sa totalité. Une synthèse s'imposait, ainsi que la cueillette de données concernant une vie trop mal connue.